

Le grand voyage

Lidia Pietrovito

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pietrovito, L. (2004). Le grand voyage. *Moebius*, (101), 95–100.

LIDIA PIETROVITO

Le grand voyage

La vie est un puissant courant insatiable qui, pour assouvir sa soif, s'abreuve de notre souffle.

J'ai 26 ans quand, pour la première fois, je mets pied sur le sol natal de mon père. Ce pays, qu'il ne se lassait jamais de raconter tout au long de ma jeunesse, a tracé la trajectoire de mon destin.

«Il y a, dans cet endroit merveilleux, décrivait-il alors, des oliviers, des vignes, des figuiers. Des cerisiers, des fleurs. La mer. Un vent, léger et tiède, qui caresse la peau...» Et, plongé dans de lointains souvenirs, les yeux baignés de larmes, il cessait brusquement d'évoquer. Mais moi, l'âme débordante de curiosité, je désirais connaître davantage le lieu d'enfance de son passé.

«Encore! Raconte-moi encore!»

«Plus tard», promettait-il alors, distraitement.

Je connaissais depuis toujours le récit de son périple vers l'Amérique. Il fit la grande traversée de l'océan alors qu'il n'avait que quinze ans. Ses parents souhaitaient ainsi offrir à leur fils une vie meilleure. Tout avait été prévu. Une tante, déjà émigrée, l'attendrait. Il poursuivrait ses études. Il ferait une belle carrière.

Mais dès son arrivée, les imprévus vinrent obscurcir les promesses. Il lui fallut assumer le poids des responsabilités du monde adulte. Plus tard, mais peut-être trop tôt encore, il rencontra sa femme, ma mère, et de tous ses rêves déçus jaillirent une famille, un foyer, du travail.

Ce n'est qu'au fil de mes jeunes années que j'ai commencé à comprendre la magnitude de ses regrets, de ses désillusions, de son mal du pays. Cependant, ce qu'il n'a

jamais su, c'est que moi, son enfant, j'ai souffert aussi de sa carence.

J'ai grandi dans la banlieue tranquille de ma jeunesse, auprès de parents dévoués. Mon père travaillait, beaucoup, et ma mère tenait maison. Comme dans chaque famille, il y eut au sein du couple des mésententes. Les leurs, de plus en plus fréquentes. Un malaise, vague mais palpable, commençait à m'habiter en profondeur. Au cours de leurs disputes, des reproches émergeaient de la voix de mon père.

Je ne peux situer le moment précis où j'ai commencé à marcher mâchoire serrée, poings fermés. Une rancune vint s'installer petit à petit au fond de moi. Je sus, instinctivement, que je ne serais jamais cette autre. Celle que mon père aurait eue s'il n'avait quitté, à un si jeune âge, son pays. J'étais plutôt l'étrangère issue du désert de son exil.

Un sentiment lourd de culpabilité, de rejet et de défecte m'accompagna tout au long de ma jeunesse. Qui étais-je? Moi. Qui pouvais-je être, à part celle qui n'avait point été? Tant d'efforts déployés à vouloir impressionner, à mendier l'affection de mon père, son amour pour moi, l'ombre dissipée sous le poids croulant de sa nostalgie.

Presque chaque jour, je marchais au pas des tambours du mépris. Tel un écho redondant, ils résonnaient, résonnaient dans le courant de mon existence et, frappée par le joug continu du blâme, je me rebellais contre ce rythme qui me faisait perdre la cadence. Il y eut des éclats de colère, des pleurs, de l'ingratitude à l'égard de ce père qui, involontairement, faisait saigner son enfant. Qui devais-je être pour que cessent les battements familiaux des tambours?

«Dans mon pays...», s'acharnait-il à réprimander.

Mon père, je l'avais deviné, transportait telle une croix ses regrets. J'appris à m'aseptiser contre sa mauvaise humeur et ses frustrations grandissantes. Attendant le jour où il serait possible de me libérer de cette emprise, je m'étais faite à l'idée de ne jamais être au cœur de son amour.

Puis, le jour de mon départ anticipé du nid familial vint confirmer, entre autres, l'incessante malédiction qui s'abattait sur mon père. Il pleuvait ce matin-là. Mon père était demeuré à la maison. Trahi. Mon regard tourné vers

le visage résigné de ma mère, il m'était difficile de deviner si, sur ses joues, coulait de la pluie ou des larmes. Je l'abandonnai, chassée par les écorchures vivantes de mon père.

Les années se succédèrent, et même si je maintins avec lui des relations cordiales, je n'avais pas oublié la promesse que je m'étais faite, secrètement, quelques années auparavant. Celle d'aller confronter ce monstre de pays qui avait durant toute ma jeunesse, et encore, séquestré mon père.

À l'annonce de mon départ pour le pays de mes ancêtres, je fus touchée par le contentement que je détectai alors dans le regard de mon père. La raison première de ce voyage était de démêler les ambiguïtés de ma vie, en confrontant le lieu qui avait empêché mon père de déverser sur moi son amour.

Je partis, les yeux rougis de larmes, portant ma valise, sans pour cela m'expliquer les sentiments divers qui m'assaillaient. Provenaient-ils du fait que je rencontrerais, sous peu, et pour la première fois, ce lieu inconnu d'où une partie de moi était issue? Ou était-ce plutôt que ce fût moi, au lieu de mon père, qui entreprenait le chemin du retour?

Au bout de ce qui fut une longue traversée, j'arrivai de l'autre côté de l'océan. Seule parmi eux, ces étrangers. Leurs visages ressemblaient au mien. Je me fondais facilement dans la foule. Qui étais-je donc? Moi, ou eux? Eux, ou une autre?

Un train attendait. Était-ce le bon? Anxieuse, je pris des informations, m'aventurant plus profondément dans les entrailles de ce pays. Le train partit au son du sifflet. Je me laissai bercer au rythme de mes pensées, filant à pleine vitesse à travers les montagnes.

À destination, je descendis et, nerveusement, cherchai des yeux quelque parenté censée venir à ma rencontre. Nous avons mis du temps à nous reconnaître. Puis, une fois les passagers dispersés, une vieille dame, suivie d'un homme ayant l'âge de mon père, s'approchèrent. La vieille n'hésita point. Elle me prit au creux de sa poitrine et me couvrit de tout l'amour que portaient ses bras. Elle prononça mon nom.

«Sara!»

Était-ce la fatigue du long voyage qui ramollit ainsi mes jambes? Ou fus-je tout simplement désarmée par l'imprévu de cette effusion d'amour?

Je ressentis dans cette étreinte la souffrance de ma grand-mère. Elle ressemblait tant à celle que j'avais connue auprès de mon père. À l'exception d'une chose: la sienne accueillait. Elle avait fait de ses regrets des bouquets de fleurs. À donner. À profusion.

Silencieux, nous nous sommes mis en marche vers la voiture de ce cousin éloigné qui avait accepté d'accompagner ma grand-mère. Celle-ci s'assit derrière, à mes côtés, tenant ma main dans la sienne pour la durée entière du trajet.

Ma perspective des choses venait de basculer. Je pus voir mon père sur l'autre rive, submergé par la distance. Simultanément, de ce côté-ci, j'apercevais sa mère, cette vieille dame ridée par l'épreuve quotidienne du deuil de son fils. Et, entre les deux, se trouvait moi, la fille, qui venait relier, tel un pont, deux monde dispersés.

Assise dans la voiture, gorge serrée, je tournai mes yeux embués vers l'extérieur. Défilait le panorama. Arbres, champs, montagnes. Gens âgés. Des vieillards qui, comme ma grand-mère, étaient devenus orphelins. De leurs enfants. Engendrés en temps de guerre, ils furent expatriés vers des pays plus jeunes, moins dévastés. Deux générations plus tard, à bord de cette voiture dans laquelle nous nous trouvions réunis, venaient se fusionner le passé et le présent, dans l'espace inexistant du temps.

Puis la voiture franchit de larges grilles de fer forgé. Nous étions arrivés chez ma grand-mère. Nous venions de pénétrer dans un jardin magnifique, riche d'arbres matures. Le vent soufflait à travers les branches des parfums d'été. Au loin, que des montagnes. Je respirai, profondément, avant d'entrer dans la fraîcheur de la maison.

Une fois à l'intérieur, je fus surprise par les innombrables photographies affichées, ici et là. Tant de photos. Sur ce mur, dans la vitrine du grand buffet, au-dessus du foyer. Là où se posait mon regard, il y avait ces photos. De nous. De moi, de ma sœur, de ma mère. Toute ma vie

était affichée sur les murs de cette maison. À peine le temps de les regarder toutes, ma grand-mère était allée chercher une vieille boîte à chaussures de laquelle elle sortit des piles de photos. Chacune expédiée par mon père. Elle m'invita à les regarder. Je m'assis, et je vis ma vie défiler. Du baptême à la remise de diplômes, des pique-niques de famille aux anniversaires. Tout. Tout y était. Les preuves d'un bonheur fictif.

C'est à ce moment même que je ressentis ma plus grande peine. Celle d'avoir mécompris la souffrance réelle de mon père. Chacune des photos dissimulait son incapacité d'êtreindre, à pleins bras, le bonheur auquel il avait droit. Les images, de parfaits moments, cachaient l'amertume d'un fils envers une mère trop loin de lui pour qu'il puisse s'épancher auprès d'elle.

J'ai beaucoup pleuré. Je dus, toutefois, me ressaisir et reconnaître mon impuissance. Je ne pouvais rien faire pour atténuer la peine d'un jeune garçon sacrifié sur l'autel de l'exil. Cet amas de souffrances ne m'appartenait pas. J'étais une autre, transportant en elle son propre souffle.

Je me suis ensuite sentie libérée d'un grand tourment. Je compris que ce n'était pas moi que mon père voulait blesser avec l'arme de ses représailles. C'était la peine qui l'assaillait qu'il tentait d'assassiner.

L'esprit allégé, c'est ainsi que je me suis permis dès lors, et jour après jour, de l'emplir de tout ce que je méritais. Je passai plusieurs semaines extraordinaires dans ce lieu qui fut tout, vraiment tout, comme me l'avaient permis d'imaginer les récits de mon père. Et plus encore. J'étais unie, finalement, à ces paysages qu'il avait peints en moi, grâce à ses souvenirs racontés.

Je me suis longuement promenée à travers toute cette beauté, et j'ai pu voir et comprendre ce qu'il avait perdu. Je lui en voulus, toutefois, de ne pas avoir su reconnaître ce qu'il avait gagné. Mais ce temps de regrets était chose du passé. Je savais que je devais poursuivre ma route, la mienne, et qu'à travers mes expériences, contrairement à mon père, je devais réconcilier ces deux mondes cohabitant en moi.

Depuis cette première visite, j'ai refait ce voyage maintes fois. Avec mon mari, seule, avec les enfants, en famille. De son don naturel, ma grand-mère m'a appris à faire de beaux potagers, à tailler les arbres fruitiers, à cueillir des fleurs variées. Mes enfants ont connu le bonheur de passer des journées entières à la mer, et de profiter de ses bienfaits.

J'ai vu aussi vieillir ma grand-mère. Son dos, davantage courbé à chaque nouvelle visite. Mais toujours, j'ai pu goûter à la douce saveur des retrouvailles, des fruits frais, des fleurs éblouissantes, des potagers soigneusement labourés, de la vie, qui bat dans les veines de nos liens. Elle disait que les liens du sang étaient puissants et qu'ils finissaient toujours par nous réclamer. Ma grand-mère avait perdu un fils, certes, mais à la fin de sa vie, elle avait récolté une famille.